



This research is part of the project No. 2021/43/P/HS2/01182 co-funded by the National Science Centre and the European Union's Horizon 2020 research and innovation programme under the Marie Skłodowska-Curie grant agreement no. 945339. For the purpose of Open Access, the author has applied a CC-BY public copyright licence to any Author Accepted Manuscript (AAM) version arising from this submission.



## Laurence Sterne dans la presse française : le cas du *Journal de Paris* (1777–1840)

Les œuvres de fiction de Laurence Sterne ont suscité un engouement exceptionnel dès leur première parution sur la scène publique en 1760, manifesté par des réactions créatives : pamphlets, suites, continuations, poèmes, chansons, pièces de théâtre et images. L'ensemble de ces réactions inspirées par Sterne, auxquelles la langue anglaise donne le nom de « Sterneana », témoigne toutefois de différentes tonalités durant la publication sériée de *La Vie et les opinions de Tristram Shandy* (1759–67), puis la période qui suit le *Voyage sentimental en France et Italie* (1768), publié à peine quelques semaines avant le décès de l'auteur. Ce que l'on nomme souvent le shandésisme a connu de nombreuses mutations, notamment en hybridant le sentimentalisme, grâce à une culture de la sensibilité popularisée dans les dernières décennies du XVIII<sup>e</sup> siècle.

La parodie, l'adaptation et le recyclage faisaient intégralement partie des mécanismes de consommation et de production des œuvres de fiction à cette époque, sur toile de fond de métamorphoses culturelles, sociales et politiques. Le cas de Sterne s'inscrit entièrement dans son temps à cet égard – plusieurs romans britanniques (*Robinson Crusoé*, *Les Voyages de Gulliver*, *Pamela*) ont connus des vies posthumes<sup>1</sup> – mais la diversité et la longévité de la réception sternienne, et sa portée géographique, sont néanmoins remarquables. Sterne constitue aussi une exception dans la mesure où la popularité de ses œuvres est liée à sa propre célébrité. Sa réception sur un plan international est le reflet des pérégrinations de ses ouvrages dans les échanges entre la Grande Bretagne et le continent européen, et notamment en France<sup>2</sup>. Sterne était ainsi souvent comparé aux grands écrivains français qui servaient de référence aux lecteurs : Rabelais ou Le Sage pour son humour, Rousseau et Marmontel pour son sentimentalisme.

---

Je tiens à remercier particulièrement Brigitte Friant-Kessler pour ses conseils.

<sup>1</sup> « Vie posthume » indique une notion plus vaste que la langue anglaise nomme « afterlife ». Voir, par exemple, *The Afterlives of Eighteenth-Century Fiction*, ed. Daniel Cook et Nicholas Seager, Cambridge, Cambridge University Press, 2015.

<sup>2</sup> *The Reception of Laurence Sterne in France*, ed. Peter de Voogd et John Neubauer, London, Continuum, 2004.

Les pamphlets et livres imprimés démontrent amplement les différents modèles d'imitation, de parodie, et de recyclage qui proviennent des caractéristiques de l'écriture sternienne. Mais il existe un contexte encore plus dynamique, et en phase avec l'évolution sociale et culturelle, dans la presse française contemporaine.<sup>3</sup> *Le Journal de Paris* (1777–1840) présente un cas stimulant pour jauger la réception initiale de Sterne à cet égard, tant sur le plan des réactions critiques qu'en matière de reprises parodiques.<sup>4</sup>

En Angleterre, bien sûr, les journalistes ont dès le début réagi à la publication en plusieurs livraisons de *Tristram Shandy*. Les qualificatifs qui reviennent le plus souvent dans les commentaires des principaux journaux de l'époque – *The Critical Review*, *The London Magazine*, *The Monthly Review* – sont tels que « rare », « bizarre », « immoral », et « amusant ».<sup>5</sup> Les parodies contemporaines ont remodelé les aspects shandéens dans divers contextes qui reflètent ces courants critiques dans la presse, et certains journalistes allaient jusqu'à adopter un ton typiquement shandéen. Sterne avait également incorporé ces réactions au fur et à mesure de la parution de *Tristram Shandy*. Le dialogue entre Sterne, ses critiques et ses imitateurs constitue à ce titre une triangulation identifiée dans les travaux d'Anne Bandry-Scubbi comme un « chassé-croisé »<sup>6</sup>.

Après la publication du neuvième volume de *Tristram Shandy* en 1767 et du *Voyage sentimental* en 1768, et le décès de Sterne, le moment du chassé-croisé et d'espièglerie active était inévitablement passé, et avec la parution de quelques œuvres posthumes la perception de sa réputation devint par conséquent plus mitigée. L'humour contrebalançait le sentimentalisme, et vice versa. La presse britannique y jouait son rôle, en partie avec la diffusion des œuvres du type Sterneana. Par exemple, *The Lady's Magazine* – une revue mensuelle publiée à Londres entre 1770 et 1847 – comportait une histoire publiée en feuilleton, intitulée « A Sentimental Journey, by a Lady » (1770–77). Loin d'être une parodie simplement sentimentaliste, on peut identifier plusieurs aspects repris de *Tristram Shandy*,

---

<sup>3</sup> Dans le cadre de cet article, on entend par presse l'ensemble des productions imprimées diffusées en tant que périodiques, journaux et revues, quotidiens, hebdomadaires, ou mensuels. Jack R. Censer, *The French Press in the Age of Enlightenment*, London, Routledge, 1994, p. 10, p. 87.

<sup>4</sup> Tous les numéros du *Journal de Paris* qui font partis de cette discussion sont apparus entre mars 1786 et août 1811.

<sup>5</sup> *Sterne : The Critical Heritage*, ed. Alan B. Howes, London, Routledge, 1974, *passim*.

<sup>6</sup> Anne Bandry, *Tristram Shandy: Créations et Imitations en Angleterre au XVIIIe Siècle*, Thèse à l'Université de la Sorbonne (Paris III), 1991, p. 14.

autant que du *Voyage sentimental* : digressions, jeux typographiques et passages métafictionnels, accompagnés de saynètes dans un style sentimental à la Sterne<sup>7</sup>.

Mais qu'en est-il de la presse française, sachant que les lecteurs français nourrissaient une grande admiration pour Sterne ? La réponse ouvre un champ d'étude aussi vaste et varié que l'exemple britannique.

Lana Asfour a décrit le rôle joué par les périodiques dans la première réception de Sterne en France : la presse « philosophique » ou encore les imprimés de « discussion » étaient particulièrement importants<sup>8</sup>. Comme le souligne Anne Bandry-Scubbi, les commentateurs de Sterne montrent « l'horizon d'attente des lecteurs professionnels et instruits qu'étaient les journalistes ayant accès au texte anglais »<sup>9</sup>. Les relations de proximité géographique et culturelle entre l'Angleterre et la France à cette époque, tantôt fraternelles, tantôt antagonistes, se reflétaient autant dans la vogue d'une certaine « anglomanie » que dans son contraire<sup>10</sup>. Un commentaire qui compare les deux pays dans le *Journal* en 1826 observe que « c'est bien le cas de dire avec Sterne : *Ceci est mieux réglé en France* ».

Chaque journal était lié à un courant idéologique ou un penchant politique, en fonction du lectorat ciblé, mais on constate à travers un échantillonnage de la presse française de l'époque une cohérence dans la réception initiale de Sterne. *Le Journal de Paris*, *Le Journal anglais* (1775–78), le *Mercur de France* (1724–91), ou *La Gazette littéraire de l'Europe* (1764–91), et plusieurs autres titres encore, comportaient des rubriques avec des opinions variées sur « le second Rabelais de l'Angleterre (Sterne) ». Voltaire lui-même publia une critique dans le *Journal de politique et de littérature* en 1777. *Tristram Shandy* a été plus polémique que le *Voyage sentimental* : la dimension expérimentale paraissait trop excentrique pour sa classification critique<sup>11</sup>. Le *Voyage* avait trouvé plus aisément sa place parmi les genres déjà établis, admiré pour son humour touchant et quelquefois moralisateur.

Les fortunes de *Tristram Shandy* et du *Voyage sentimental* sont néanmoins devenues très vite inséparables l'une de l'autre, mêlant ainsi la bizarrerie à la bonhomie, à quoi s'ajoute plus largement la réputation de l'auteur et de ses écrits. Cette perception plus englobante du

---

<sup>7</sup> Paul Goring, « The Evolution of « A Sentimental Journey. By a Lady » in *The Lady's Magazine* », *The Shandean*, 31, 2020, pp. 67–100.

<sup>8</sup> Lana Asfour, *Laurence Sterne in France*, London, New York, Continuum, 2008, p. 12.

<sup>9</sup> Anne Bandry-Scubbi, « Asfour, Lana. – Laurence Sterne in France », *XVII-XVIII. Revue de la société d'études anglo-américaines des XVIIe et XVIIIe siècles*, 67, 2010, p. 285.

<sup>10</sup> *Journal des Beaux Arts et des Sciences*, XXVII, décembre 1770, pp. 527-31.

<sup>11</sup> Asfour, *Laurence Sterne*, pp. 12-13.

phénomène sternien était partiellement formée et alimentée par un dialogue constant entre les journalistes français et les journaux britanniques de la période. La presse en France se sentait prête à adopter des modes parodiques et ludiques, ou des tons plus facétieux, à l'instar des homologues outre-Manche.

*Le Journal de Paris* en offre un exemple particulièrement riche en raison de sa période de parution et des tendances diverses des rédacteurs. Premier journal quotidien en France, il a été fondé par un groupe de bourgeois qui soutenait les encyclopédistes et les philosophes, une allégeance qui se reflète dans le choix du matériau publié et dans la dimension cosmopolite, y compris un rapprochement avec la culture britannique<sup>12</sup>. Il prenait pour modèle *The London Evening Post* (1724–97), quotidien anglais qui soutenait la droite politique. Certains écrivains sont régulièrement mentionnés dans les pages du *Journal de Paris* : Voltaire et Rousseau, phares du siècle des Lumières, en compagnie des écrivains anglophones de l'époque (Samuel Richardson, Jonathan Swift, Henry Fielding, David Hume). Sterne apparaît aussi comme l'un de ses auteurs favoris. Sa bonne humeur et ce qu'il faut de morale et de pathos animent le plus fréquemment sa présence dans ce quotidien.

Plusieurs articles publiés dans le *Journal* traitent directement des œuvres de Sterne sous forme de critique littéraire. *Tristram Shandy* – « cette espèce de labyrinthe » – semblant plus difficile à décrypter, était plus susceptible de tomber sous le coup de la censure. Un critique est aux prises avec son « incohérence » en octobre 1787 : « Un grand nombre de nos Lecteurs connoît Sterne, le Rabelais de l'Angleterre, & son *Voyage sentimental*, & son *Tristran Sandy* [sic], & son originalité souvent naturelle, par fois affectée. On ne le comprend pas toujours, mais on ne l'avoue pas, & l'on croit que d'autres le comprennent ». Toutefois, *Tristram Shandy* inspire le « plaisir », et on relève une volonté de comprendre la modernité dont cette œuvre est annonciatrice, en dialogue avec « l'aventure morale » du *Voyage sentimental*, une fiction perçue plus favorablement. Amélie Suard, par exemple, fit l'éloge du *Voyage* dans *Le Journal de Paris* en juin 1786 :

... le mérite de Sterne c'est, ce me semble, d'avoir attaché de l'intérêt à des détails qui n'en ont aucun par eux-mêmes ; c'est d'avoir saisi mille [sic] impressions légères, mille sentimens fugitifs, ... & de les avoir rendus par des expressions aussi piquantes qu'originales ...

---

<sup>12</sup> *Dictionnaire des journaux, 1660-1789*, <https://dictionnaire-journaux.gazettes18e.fr/journal/0682-journal-de-paris>.

Ce commentaire entre en forte résonance avec celui de Virginia Woolf qui, dans son introduction à une édition de *Sentimental Journey* publiée en 1928, admire la facilité de Sterne à décrire le quotidien d'une manière qui semble entrer même dans les plis les plus intimes du cerveau – une réussite visible autant dans *Tristram Shandy* que dans le *Voyage sentimental*<sup>13</sup>.

La façon de voyager sternienne – et parallèlement d'écrire – est de relater « ce qu'il a pensé plutôt que de ce qu'il a vu », décrit un commentaire de mars 1786. Le style de l'auteur est aperçu comme un mélange du naturel et du « comique du *Lutrin* de Boileau », mais Sterne reste « le Moraliste au-dessus du commun ». Sa profession cléricale est néanmoins source d'ambivalence. Comme Rabelais, « Sterne n'étoit pas trop fait pour être Ecclésiastique », remarque un critique du *Journal*. Ces jugements sur l'homme et son œuvre sont en harmonie avec les courants critiques en Angleterre à la même époque. Certaines censures de la presse britannique, en effet, ont admiré le contenu moral des *Sermons of Mr. Yorick* de Sterne, publié en 1760, mais ont condamné leur publication derrière un masque quasi-fictionnel<sup>14</sup> – renforcé par une gravure du portrait de Sterne, par le célèbre peintre Joshua Reynolds, en guise de frontispice. Ce brouillage entre l'homme, l'auteur, et ses œuvres est un assemblage mi-fictif, mi-factuel, que Sterne lui-même avait largement cultivé pendant sa vie, en s'appelant parfois Sterne, parfois Tristram, parfois Yorick<sup>15</sup>. Mais cette source de consternation pour quelques-uns s'est avéré être une véritable opportunité créative pour d'autres.

Souvent, dans les vies posthumes de cet auteur dans le *Journal de Paris* (et ailleurs), on trouve « Sterne » lui-même, quoique fictionnalisé, tenant un rôle dans des scénarios inédits. Sa fameuse bonhomie faisait de lui un compagnon aimable – « chacun a son goût, sa folie, son *dada*, comme dit Sterne » ; « — Je vous répondrai comme Sterne », annonce un autre – mais aussi sa capacité de moraliste à donner l'exemple. Un article au sujet « De la bonté » imagine le remplacement d'oncle Tobie par Sterne dans un célèbre épisode de *Tristram Shandy* : il libère un moucheron pénible par la fenêtre, prononçant que « le monde est assez grand pour te contenir toi & moi ».

Cette association avec la bonté humaine fournit l'arrière-plan de la résurgence de l'auteur dans une petite fantaisie publiée dans le *Journal* le 10 octobre 1788, intitulée « *La*

---

<sup>13</sup> Virginia Woolf, Introduction, *A Sentimental Journey through France and Italy*, Oxford University Press, 1928.

<sup>14</sup> Sterne : *The Critical Heritage*, pp. 76–78.

<sup>15</sup> Arthur Cash, *Laurence Sterne : The Later Years*, London, New York, Methuen, 1984, pp. 1–53..

*Promenade & le Cirque* ». L’auteur anonyme invite le « Bon & sensible Sterne » en tant que spectateur sur la scène : « C’est à ton ombre que je veux adresser ce récit ». La narration fictionnelle commence avec un autre geste métatextuel pour renforcer ce lien : « En m’éveillant on m’apporte un Roman : c’est *le nouveau Voyage sentimental* », une imitation par Jean-Claude Gorjy publié en 1784, dont « le titre seul m’en fait lire quelques pages avec empressement ». Le but d’introduire un livre sternien – ou même quasi-sternien – dans une parodie sternienne est bien de mettre en scène et ainsi théâtraliser le ton, les idées, et le style de la narration – et, ici, d’indiquer la difficulté d’imiter ce modèle tant admiré, en écriture et en réalité.

Dans cet épisode, la lectrice, qui souffre d’une santé fragile – indication symptomatique d’une sensibilité pesante –, sort prendre l’air. En traversant le jardin des Tuileries, elle n’offre que « six sols » à une pauvre fillette qui demande l’aumône avec sa mère. Dans ce genre de littérature, la souffrance incite souvent à des actes de charité qui, en même temps, confortent l’altruisme égoïste du bourgeois charitable. Effectivement, une fois arrivée au cirque du Palais Royal, elle donne très facilement un écu – soit, dix fois plus – au Suisse qui la fait rentrer, pour remercier son « hommage » – motivé « par la vanité ! », elle se le reproche. Elle rappelle en cela Yorick dans la scène avec le moine mendiant à Calais, où son aumône est principalement occasionnée par le désir d’impressionner sa compagne<sup>16</sup>.

L’écart entre la vraie charité et sa chimère, et le rôle qu’y joue la vanité, est confirmé sur le chemin du retour par le même jardin des Tuileries. La narratrice avoue prendre « machinalement » une autre route que celle qui l’aurait conduite auprès de la petite fille : « Si tu lui avois donné cet écu, me dis-je en soupirant, tu ne la fuirais pas » ; et elle ajoute : « C’est avec cette fâcheuse pensée que je rentrai chez moi ». Pour Yorick, la solitude est une occasion de méditer sur sa propre conduite, pas toujours favorablement<sup>17</sup>. Ici, la solitude impose à cette narratrice des pensées encore plus fâcheuses sur sa conduite. L’inimitabilité de l’exemple sternien est invoqué de nouveau ; mais il s’agit de renforcer la dimension philosophique, d’inciter à trouver la conduite à tenir en pareilles circonstances :

Après le diner, je reprends mon *nouveau Voyage sentimental* ; il me touche, je pleure, je ris ; tout au milieu de cette lecture, qui me rappelloit, quoi-qu’imparfaitement, mon bon &

---

<sup>16</sup> Laurence Sterne, *Voyage sentimental en France et Italie*, Paris, Gallimard, 2022, p. 58.

<sup>17</sup> « J’avoue que mes premières sensations, dès que je me trouvai seul dans ma chambre d’hôtel, furent loin d’être aussi flatteuses que je me les étais figurées », Sterne, *Voyage sentimental*, p. 132.

inimitable Sterne ; il me vient dans la pensée d'envoyer ma femme-de-chambre chercher la pauvre femme, si elle est encore aux Tuileries ...

Cette quête est vaine, mais ce qui persiste dans l'esprit de la narratrice est le sentiment inspiré par l'auteur du vrai *Voyage sentimental* : « O bon Sterne ! si je la retrouve ... ma récompense sera de me dire : *Sterne eût aimé à peindre le bonheur que j'éprouve* ».

La prégnance de l'image de Sterne en tant que modèle du sentimentalisme – mais qui, de façon significative, avait atteint son but par la combinaison harmonieuse de l'émotion et de l'humour – avait une emprise marquante sur l'imagination des lecteurs. Pendant les dernières décennies du XVIII<sup>e</sup> siècle, quand un nombre important de romans sentimentalistes virent le jour, il était nécessaire de créer des repères pour évaluer la qualité de toute nouveauté. Sterne comptait indéniablement parmi ces références dans le *Journal*. Evidemment, les nouvelles productions qui semblaient l'imiter étaient évaluées à l'aune de sa fiction. Jean-Claude Gorjy, par exemple, est jugé en ces termes en septembre 1788 : comme son *Nouveau voyage sentimental*, dans « le petit Roman de Blançay ... Il nous semble qu'on y retrouve encore la manière de Sterne, mais avec plus de goût ». Ce précurseur admiré imposait son spectre sur un marché saturé de nouvelles fictions : « — Sterne est charmant ; mais il nous coûte cher. Voici le vingtième voyage sentimental qu'il a engendré & qu'on achète par amour pour lui », un *Voyage moral & sentimental de Paris à Berne* publié en 1801. Bien plus tard, en 1836, Sterne sert de modèle pour comparer un de ses plus illustres héritiers, Jean-Paul – « le Sterne et le Rabelais de l'Allemagne ».

On voit ici non seulement une connexion directe entre Sterne, ses écrits, et ce phénomène de Sterneana, mais également un réseau référentiel dans lequel de nouvelles aventures fictives se positionnent. Le *Journal* sert donc de creuset pour évoquer et renforcer une histoire littéraire dans l'esprit des lecteurs en prononçant tout simplement le nom de « Sterne ». Déjà, en 1789, on pouvait dire que « *Sterne* est du petit nombre des génies originaux ». En avril 1799, un critique du *Nouveau voyage sentimental en France, sous Robespierre* par François Vernes – un texte anti-républicain qui en appelle à une sensibilité mi-sternienne, mi-rousseauiste – apprécie avec le recul du temps que « Sterne avoit créé un genre nouveau » pour des lecteurs « qui joignent avec une raison gaie & exercée, une sensibilité douce & calme ».

Peu de temps après son décès, et la dernière publication de son vivant, Sterne était établi comme un classique. Il figure progressivement dans l'histoire des lettres comme repère rassurant et source d'inspiration. « Est-ce que vous n'avez pas un Tasse, un Racine, un

Fénélon, un Sterne, un Richarson, un Montesquieu, un Pope, un Métastase, un Jean-Jacques à lire & relire ? », demande le journaliste à une jeune femme en proie à l'ennui en mai 1800. Et – peut-être le plus grand honneur que le *Journal* puisse accorder à Sterne – il est comparé au maître Voltaire par le critique d'une imitation de *Candide* : « tout le monde croit pouvoir les imiter, & les essais malheureux de ces imitateurs imprudens ne corrigent personne ». Ce discours, qui place Sterne au panthéon de grands génies, revient souvent dans les pages du *Journal*, bien après le tournant du siècle. Son statut de célébrité n'est pas fondé sur la nouveauté du moment, mais sur une estime gagnée au fil des décennies par son éclectisme admirable, « très-curieux & remplis de philosophie ».

Si ce récit peut donner à croire que la persistance de Sterne dans les pages du *Journal de Paris* – ou ailleurs – n'est qu'une question de reconnaissance, mais qu'il manquait l'humour des premières réactions, il suffit de regarder des numéros du *Journal* parus en juillet et août 1811. On y trouve une correspondance fictive sérialisée, ouvertement inspirée par le shandéisme. « Tristram Scrag, vicaire de \*\*\*, dans le comté d'Oxford » écrit une série de lettres facétieuses à « l'un des directeurs de la banque d'Angleterre », et se présente comme l'« indigne neveu du célèbre Yorick ». Ces lettres satiriques montrent le goût jamais démenti pour l'humour à la Sterne, et la persistance de ses vies posthumes.

Ce dénommé « Scrag » poursuit un commentaire satirique à travers une parodie de Sterne, en transposant certaines caractéristiques shandéennes dans ces lettres. On voit ici des gestes métafictionnels, en écho à la manière dont Tristram Shandy décrit l'acte d'écriture, « croisant mes genoux l'un sur l'autre par un angle de 35 degrés, ma tête au point fixe de l'inclinaison méditative ». Le « divin Rabelais » est cité comme une des influences du « docte M. Shandy », avec sa « science pantagruélique, si précieuse à mon oncle ». John Locke, et « son *Essai sur l'entendement humain* », cité par Sterne, peut « expliquer ce qui a dû se passer dans l'âme de Finette », dans « la lettre qu'elle venoit d'écrire à Lafleur... ». Cet exemple mêle allégrement *Tristram Shandy* et le *Voyage sentimental*. En suivant le fil d'Ariane de la réception de Sterne, on constate à quel point ces deux romans remarquables sont toujours liés l'un à l'autre.

Ces lettres montrent également la facilité d'une parodie à se tourner depuis sa source vers d'autres sujets, qui concernent, ici, la situation économique et la politique en Angleterre. On y trouve curieusement des aspects qui sont familiers aux lecteurs d'aujourd'hui. Scrag se plaint d'un pouvoir d'achat fortement endommagé : « j'ai vu successivement disparaître de ma table le beefstake, le pudding ... J'ai passé du vin de Bourgogne à l'*ale*, de la divine *ale* à la *small beer*. La tentation d'un isolationnisme des îles britanniques vis-à-vis du continent

européen entre ici en résonance avec notre actualité contemporaine : « *le système continental suivi pendant dix ans suffiroit seul pour ruiner l'Angleterre* », une « horrible prédiction » avec des conséquences déplorables pour l'économie et le patriotisme. Scrag condamne ainsi avec une ironie tranchante les « mauvais citoyens » anglais qui désirent toujours se procurer les « eaux-de vie de France », alors qu'ils peuvent consommer les « beef stakes » et le « roast-beef », et semblent nier « la prééminence des pommes de terre et des turneps » – légumes toujours aussi prisés des politiques anglais europhobes.

Evidemment, la parodie sternienne indiquait ainsi le chemin vers la satire autant en 1811 qu'en 1760 – ou depuis – et le *Journal* servait de ligne de conduite pour sa réalisation et sa circulation. Jusqu'à ses derniers numéros autour des années 1830, on trouve toujours le nom de Sterne, lié à celui de Rabelais, dû à sa manière « philosophique » et « moqueuse ». La « nébulosité de Sterne, dans son *Tristram Sandhy* [sic] », et ses « scènes gaies et touchantes » dans le *Voyage*, restaient toujours ancrées dans l'estime du lectorat du *Journal de Paris*.

M-C. Newbould